

Coin de l'Ouvrier

Désertion du sol natal

LES travailleurs agricoles qui abandonnent la campagne pour les villes des États-Unis ne le font pas sans un certain nombre de raisons bonnes ou mauvaises, sans être poussés par des préoccupations touchant leurs intérêts matériels ou moraux, sans être mus par des espérances qu'ils comptent réaliser plus facilement par leur changement. La question qui se pose est de savoir s'ils ont toujours, ou même dans le plus grand nombre de cas, évalué exactement la valeur des avantages escomptés.

Pour les uns, il s'agit de réaliser des gains supérieurs dans un temps plus limité. Pour d'autres, de peiner moins durement et pendant de moins longues journées. Certains désirent bénéficier d'un certain confort dont le monopole est assuré aux grandes agglomérations humaines. Puis, il y a les distractions, les amusements, le théâtre, le cinéma pour la grande masse. Disons toute la vérité : fort nombreux sont ceux et celles qui cherchent la liberté des grands centres ; à l'abri de cette contrainte mutuelle qui oblige à marcher droit.

Dans une lettre de S. E. le cardinal Bégin et ses suffragants, il est dit que beaucoup cèdent à ce mouvement irréfléchi des masses qui suivent un courant, parce qu'il existe, sans en chercher les sources et les aboutissants. On veut partir parce que les autres partent, et on croit, comme eux, qu'un changement vaudra mieux que l'état actuel, sans aucune donnée raisonnable qui justifie ces prévisions.

Un grand publiciste français, de Montréal, écrivait dernièrement que l'unique moyen d'enrayer cette désertion du sol natal est la conviction morale. C'est ce que notre clergé semble vouloir faire pour les habitants de nos campagnes. Nous allons établir le bilan de ce qu'on trouve à la ville et les dangers immoraux qu'elle offre à ceux qui viennent l'habiter.

Le travailleur salarié est attiré à la ville par la journée plus courte, les hauts salaires payés par l'industrie. Que va-t-il trouver ?

D'abord se pose la question du logement. Le nouveau venu n'a d'autre perspective que de loger dans des maisons de rapport, où les cloisons sont aussi minces que possible ; il n'est pas chez lui, car les voisins savent à peu près tout ce qui se passe dans son logis et pourraient

dire ses mouvements. Songez à ce qu'est la vie de famille dans de semblables conditions.

Ne soyez pas étonnés si vous apprenez que les gars et les jeunes filles que vous avez vus partir en pleine santé physique et morale, sombrent dans les vices des villes à moins que ce ne soit la tuberculose qui les tue.

Quant à la théorie des hauts salaires, elle est généralement, et à part certaines exceptions, radicalement fausse. Elle l'est pour une raison bien simple ; c'est que le travailleur agricole n'a point de profession bien déterminée. Il sera le plus souvent un manoeuvre quelconque et la plupart de ses enfants des employés de manufacture. L'ouvrier en bâtiment a à compter avec les journées perdues du fait des intempéries. Il y a encore les risques de chômage, d'autant plus élevés qu'il s'agit de gens sans profession définie. Il s'en trouve qui exécutent des travaux particulièrement répugnant. Dans ce cas, le travailleur sera usé avant l'âge et sa descendance, s'il a des enfants, risque fort d'être frappée de dégénérescence et de présenter toutes les caractéristiques d'un "fin de race". Tel est le bilan que les habitants de la campagne trouvent à la ville.

En France, par un décret du 17 octobre 1922, on a institué dans chaque département, sous la présidence du préfet et sous l'autorité du ministre de l'Agriculture, un comité de conviction morale pour enrayer la désertion du sol natal. On fait appel au concours des instituteurs pour guérir ce mal grave de la désertion de la campagne. Il est proposé aux instituteurs un programme de leçons où se révèle ce bon sens de qualité supérieure du peuple français. L'instituteur, en s'aidant de statistiques publiées et d'exemples connus, fait comprendre à ses élèves ce qu'il y a de difficultés, d'épreuves, d'incertitudes, de dangers dans ces villes qu'ils aperçoivent de loin sous formes d'images de luxe et de plaisir ; que la santé des corps et des âmes, celle des parents, du ménage, celle des enfants est mieux assurée par la campagne que par la ville. L'instituteur doit démontrer à ses élèves qu'aucun métier n'est aussi beau que celui d'agriculteur ; il nourrit les hommes et, par cela même, il est le premier sans lequel les autres seraient vains ; il met en action toutes les énergies et toutes les facultés des hommes et des femmes, les associe dans la conduite de la ferme. Ils travaillent dans le calme, ils sont maîtres de leur temps, et, s'ils doivent faire de rudes journées, du moins en ont-ils établi eux-